

Hommages à Hena Maes-Jelinek

Nous avons évoqué, en ouvrant ce numéro, le choc douloureux que tous ses amis et ses anciens élèves ont partagé le 8 juillet dernier avec les proches de Madame Hena Maes-Jelinek. Il est des professeurs d'exception, des pédagogues qui ont marqué plusieurs générations, et notre amie Hena en faisait partie. C'était aussi une femme d'une qualité humaine peu commune, que les compagnons de route qui l'ont connue et aimée évoquent pour nous par leurs hommages ou leurs poèmes (dont deux venus d'Australie, où son ancienne élève Dominique Hecq enseigne actuellement à Melbourne). Le mieux est de leur céder la parole, au gré des souvenirs.



Au retour des vacances de Noël en janvier 1955, une étrangère s'est présentée Place Saint Paul dans notre classe de 2^e candidature en philologie germanique. Etrangère, elle l'était à plus d'un titre : par son physique, par son nom, par son âge, par ses deux années passées aux Etats-Unis, par son statut de femme mariée (deux jours plus tôt) et aussi parce qu'entre les cours, quand les bavardages allaient bon train dans la fumée des cigarettes, elle continuait imperturbablement à lire dans son coin. Je lui ai proposé mes notes du premier trimestre. Je n'avais pas 20 ans, elle en avait 27. Nous n'allions plus nous quitter jusqu'à sa mort, cinquante-trois ans plus tard.

Notre amitié a eu le privilège de pouvoir se développer à la fois sur le plan privé et sur le plan professionnel. Nous avons partagé les bons et les mauvais moments de nos vies respectives, la sienne vécue avec d'autant plus d'intensité qu'elle a été très tôt menacée par la maladie impitoyable qui devait l'emporter. Hena compensait sa fragilité physique par un mental d'acier. Travailleuse acharnée, elle m'a entraînée dans son sillage comme elle allait plus tard entraîner ceux et celles qui lui rendent hommage ici. C'est grâce à elle que j'ai orienté mes recherches vers la littérature qu'on appelait alors du Commonwealth et que, devenue moi-même professeur à l'ULB, j'y ai développé le volet anglophone du Centre canadien, initié mes étudiants à la littérature postcoloniale et éveillé l'intérêt de jeunes chercheurs devenus collègues comme Danielle Schaub qui enseigne aujourd'hui la littérature canadienne à l'Université de Haïfa ou comme Marc Maufort qui explore à l'ULB de toutes nouvelles pistes dans le théâtre canadien, australien et néo-zélandais tandis que sa collaboratrice Franca Bellarsi applique la théorie écocritique à la poésie postcoloniale. Ainsi se poursuit, dans des orientations scientifiques et géographiques diverses, le travail commencé dans les années soixante par la pionnière.

Jeanne Delbaere-Garant

Chère Hena,

En 1952, nous avons commencé les germaniques ensemble mais après la seconde candi, les pneumologues m'ont mise hors circuit pendant un an.

Les seules heures où nous nous sommes retrouvées par après, toi en seconde licence, et moi en première, c'était à la Schuur, au cours de littérature néerlandaise de François Closset, où je passais mon temps à croquer en douce la chevelure de nos condisciples (dont la tienne).

Et puis, tu t'es envolée vers des sommets inaccessibles pour le commun des mortel(le)s.

Nous ne nous voyions plus que très rarement (tu te souviens de la fête pour mes 70 ans?). Mais à chacune de nos rencontres furtives, c'était pour moi le même petit bonheur d'un peu bavarder avec toi.

La dernière fois où nous sommes vues, c'était le 4 juin dernier à l'assemblée générale de l'ABB, où il n'y avait que deux pelées — toi et moi — et trois pas tondues, Bénédicte et les deux jeunes doctorantes. Ce soir-là, nous étions convenues que je viendrais te chercher début juillet pour une excursion à la Venne chez Jane et Roland. Je me réjouissais...

*Mais le 21 juillet, j'apprends incidemment que tu n'es plus là. Personne ne me l'a fait savoir!
Hena, ta mort m'est restée dans la gorge,*

Jeanne-Marie Degueldre

Hena Maes-Jelinek,

Place Cockerill
Couloir du premier étage
Sourire timide
Regard intense
Lentueur pensive

Elle s'installe, discrète, hésite puis s'ouvre à nous.
Elle nous ouvre la littérature de ces peuples qui sous la botte de l'Empire ont adopté l'idiome.
Elle nous parle d'hommes.
Elle nous parle de femmes.
Elle nous parle de souffrances et de liberté.
Elle nous emmène.
Elle nous fait découvreurs.
Elle nous fait aventuriers.
Elle nous éveille.
Elle écoute.
Elle sonde.
Elle nous parle de nous.

Elle nous faisait partager son amour. Il lui importait de savoir ce qu'elle pouvait apporter. Il lui importait de savoir moins d'où nous venions que de savoir où nous allions.
Merci Madame Maes-Jelinek.

Albert Sauer

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur Hena; peut-être qu'elle était d'abord un professeur, au sens plein que ce terme peut parfois revêtir à l'Université. Moi qui ai été son étudiant, je me souviens du respect unanime qu'elle nous inspirait dès son entrée en classe. Sa compétence était tellement incontestable, et son investissement professionnel à ce point absolu, qu'elle incarnait pour ses étudiants un univers intimidant, celui du savoir académique et de la maîtrise des textes. C'est dans cet univers qu'elle nous a fait pénétrer, moi comme tant d'autres, et je me souviens de la clé d'accès dont elle se servait. Ce sésame inattendu, cet instrument du passage vers les trésors de la littérature, c'était un sourire inhabituel qui apparaissait sur ses lèvres au moment de l'examen. C'était un sourire bienveillant, incongru pour la circonstance, et qui contrastait avec l'impression d'accablement dont tout le reste du corps d'Hena semblait témoigner, tant elle avait l'air de souffrir de ces longues journées d'interrogation. Ce sourire, je ne l'ai compris que plus tard, signifiait sans doute que la réussite ou l'échec n'était pas pour elle l'enjeu de l'examen ; simplement, il traduisait son encouragement à dépasser toute inhibition et à donner le meilleur de soi-même.

J'ai retrouvé par la suite ce sourire bienveillant, quand je rendais visite à Hena dans sa maison de Cointe, et plus tard dans l'appartement du Quai de Rome, alors qu'elle supervisait mes recherches. Ces rencontres, que je revis aujourd'hui avec émotion, étaient un curieux mélange d'hospitalité et de rigueur scientifique, qui indique assez justement ce qu'Hena était. Elle avait son code personnel pour communiquer son appréciation de la qualité du travail des étudiants. Quand elle prononçait le mot « excellent », c'est que tout allait bien, mais elle ne le disait qu'une fois si elle le disait, et ce n'était pas

la peine de quémander d'autres compliments. Ce qui lui importait, c'est ce qu'elle avait déposé à même le texte de sa grande écriture crayonnée, des commentaires nombreux, critiques, formateurs. D'un sourire, d'un mot, Hena nous faisait grandir.

Marc Delrez

Frost

Imagine an espalier
tricked out with dripping pears

a crown of nails, tiny
webs drenched in dew.

It stands here, bristling
in all its finery, with fists

full of shredded letters
from the underground, tattered

sentiments, jagged little notes
from the recently dead, composed

in the dark. How redolent
this world is with its garden

variety losses, its humble
garments, cupped hands

full of grief. If only the earth
were more selective with

her appetites. But no. Her hosts
transmit these thin leaves and

scatter diminishing messages:
I could not tell from his face

*his hands, my fingers were cold
oh love it was so cold—*



Mme Maes en compagnie de l'écrivain
guyanais Wilson Harris (Liège 1998)

Dominique Hecq

Hena a été et restera pour moi qui l'ai côtoyée au quotidien, par belle et par laide, pendant des dizaines d'années, tant dans sa vie privée que professionnelle, un exemple de courage et de ténacité face à la maladie... et une mine de connaissances et d'émerveillements qu'elle savait partager tant avec ses proches qu'avec ses étudiants.

Paulette Michel-Michot

Fire relies on the leaves of gum trees

No sound fits this spectacle No sound
but the hiss of fire bark grass
searing your world into sheer whorls
of alliterations Hallucinations
of words resounding with nothing

Following faultlines a gorge aflame
furrows erased in granite and sandstone
lines of scribble gums forever
receding The gorge
barring you

Now how could I speak again
when syllables shatter on my page
turning words inside out
when letters hover in the air
like the smell of your burning skin?

We were discussing poetics
on our mobiles How we didn't need
manuals for wordsmiths
preferred to work words as an end
in itself make a poem fulfilled

in its enaction look inwards
to the materiality of language
on the page and in the mouth
stress the event not the effect
You said good bye

And now I dream that you flit
out of my skin your voice
lettering me Poetic enjoyment
perhaps as if to resist
the etiolation of language

Don't put individual utterances on show
you say Perform their moves
of repetition re-use reiteration
show your reader the absurd
desire to contain ()

For here is the gum and its inferno remains
the grave among blistered roots
the mouthless earth lulling one to leave

If it could speak it would say
here is the silence here is the question

Dominique Hecq